

# DÉSIRÉE

## IV

(Suite)

Le Bolloche entendait en imposer dès l'abord. On ne le prendrait pas pour un faiméant à bout de ressources, las de rouler et mendiant un asile, non, sûrement : ni pour un homme sans caractère qu'on peut commander comme un enfant. La première nonne qui l'apercevait ne s'y tromperait pas !

Enfin la route monta. Un moulin blanc se dressa vers la droite, et le moulin touchait l'hospice. Avec une bande de pré qui les séparait, ils occupaient tout le sommet de la colline. Les voyageurs s'arrêtèrent un peu.

En face, au bout du chemin, deux corps de bâtiments très élevés s'avancèrent en angles ouverts, masquant le reste de la maison, qui ne montrait ainsi que ses deux bras tendus. Un mur d'enceinte tournait autour et descendait la pente de l'autre côté. Des cimes d'arbres, aux feuilles nouvelles, le dépassaient ça et là. Toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Le Bolloche poussa l'âne jusqu'au pied d'un perron, et attendit.

C'est là comme dans une ruche : on n'est jamais longtemps sans voir une abeille sortir. Une cornette parut, et dessous une sœur toute petite, toute jeune et toute brune.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Celle qui commande ici, répondit sévèrement Le Bolloche.

— Est-ce pour lui vendre quelque chose ? La bonne mère est très occupée, voyez-vous, et si c'était pour cela. . .

— Est-ce que j'ai l'air d'un marchand ambulante ? répondit Le Bolloche. Vous n'y êtes pas du tout, Mademoiselle, — il insista sur le mot, sachant fort bien qu'il s'émancipait d'une tradition respectueuse, j'ai à lui parler, une affaire à lui proposer, et même une bonne affaire.

La sœur jeta un coup d'œil sur les voyageurs, le coffre, les trois pots de basilic.

— Je comprends, dit-elle, mon petit bonhomme : je vais la chercher.

Et elle se détourna si prestement qu'il ne put savoir si elle avait disparu derrière le pilier de droite ou celui de gauche.

— Petit bonhomme, grommela-t-il, en voila une péronnelle, pour m'appeler petit bonhomme !

Il se laissa glisser le long du marchepied et se tint debout, les rênes de corde passées autour du bras, la chéchia impertinente posée en arrière, un peu de côté.

Une ombre courut sur le vitrage cintré du cloître, et une autre sœur parut au seuil de la porte, de taille moyenne, celle-là, mais si frêle qu'elle paraissait petite. Ses mains quelle avait jointes sur sa robe noire, étaient blanches et transparentes. Il eut été difficile de dire son âge.

Tous les traits de son visage très-fins s'étaient encore amincis par la fatigue et l'effort dévorant d'une âme ardente. On n'y voyait cependant pas une ride. Elle avait dans le regard quelque chose d'enfantin, et en même temps le sourire compatissant de celles qui ont vécu. Sa coiffe cachait la couleur de ses cheveux. C'était "la bonne mère", une grande dame qui gouvernait deux cents pauvres et soixante religieuses d'un signe de ses doigts de maere.

Elle considéra un instant l'équipage arrêté devant elle. Le coin de sa bouche mince se

souleva involontairement, par une surprise de sa nature qui était vive et enjouée dans le monde. Mais tout de suite la volonté reprima ce mouvement désordonné. Et elle dit, de sa voix qui n'avait ni timbre ni chant, mais très douce pourtant :

— Vous venez pour entrer chez nous ?

Le Bolloche, un peu déconcerté, répondit :

— Oui, Madame, si vous avez de la place.

— Nous vous en ferons une, mon ami, et nous vous servirons de notre mieux.

— D'ailleurs, je ne vous demande pas la charité, j'apporte mon ménage.

— Et jusqu'à votre chat ?

— Tout cela est à vous, reprit-il en désignant d'un geste large l'âne, la voiture et le chargement ; je n'y mets que deux conditions

— Lesquelles ?

— Tout à l'heure une de vos inférieures. . .

— Vous voulez dire une de nos sœurs ?

— Oui. Je suis un ancien soldat, voyez-vous : pour moi, tout ce qui n'est pas un supérieur est un inférieur. Eh bien ! votre sœur m'a appelé "petit bonhomme", je n'aime pas cela.

— Il faudra nous pardonner si nous recommençons, dit la sœur, sur le visage de laquelle le même sourire léger reparut : c'est un peu l'usage chez nous.

— Et puis, je voudrais savoir si on a la liberté de son opinion ici ? Je préfère vous le dire tout de suite, je ne crois pas à grand-chose, moi, je ne suis pas dévot, je ne fais pas de momeries. Et si on n'a pas la liberté de son opinion, je ne remène !

Le Bolloche disait cela de son plus grand air. Il s'aperçut avec étonnement que la sœur souriait pour tout de bon, d'un sourire si épanoui, si profond, si jeune, qu'il en perdit contenance.

— Dame, fit-il, puisque c'est mon opinion !

— Ne craignez rien, répondit-elle, nous avons plusieurs petits bonshommes qui pensent comme vous.

Puis elle descendit le perron et vint donner la main, pour l'aider à sortir de la voiture, à la mère Le Bolloche, tout effarée des audaces de son mari.

Celui-ci avait déjà commencé à dételer l'âne.

— Conduisez-le à l'écurie, dit la sœur, là-bas. . . oui, c'est cela. . . tournez à gauche. . . devant vous maintenant.

Autour de Le Bolloche s'étendaient de nombreux bâtiments de service, porcherie, écurie, poulailler, étables, et sur la pente de la colline, du côté opposé à celui de l'entrée un vaste champ de seigle avec des cordons de pommiers nains.

Dans les allées se promenait une population lente, voûtée, cassée, trébuchante, de vieillards. Il y avait autant de béquilles que de jambes saines. Le vent maussade qui, là-haut, chassait des nuées fumeuses, aurait pu sans se gêner, coucher à terre ces pauvres ruinés. En les regardant, Le Bolloche s'attendrit sur son état. Il détela l'âne, l'attacha devant une crèche, et le combla de foin. "Toi, au moins, dit-il, tu ne souffriras pas."

Ensuite il se mit à décharger la voiture, et, commençant par la bourriche, il enleva les baguettes qui retenaient captifs le coq et la poule. A peine sorti, le coq battit des ailes et chanta. La poule se frotta le bec aux touffes d'herbes de la cour et picora sans le moindre trouble.

Le vieux Le Bolloche, qui avait en ce moment la comparaison triste, leva les épaules.

— Les bêtes, murmura-t-il, ça ne s'aperçoit de rien : ici, là-bas, tout leur est égal.

Et, du revers de sa manche, il essuya une larme que, heureusement, personne n'avait vu couler.

## III

C'étaient bien des ruines, en effet, ces pensionnaires de Jeanne-Jughan, ruines de toutes sortes et de toutes provenances. Les uns avaient toute leur vie misérée, les autres étaient déchu d'une petite aisance ou même d'une fortune. Les causes qui les avaient amenés là, dans cet abri ou la charité se faisait aveugles pour les recevoir, variaient peu : c'étaient le malheur pour quelques-uns, l'inconduite pour beaucoup.

Certains avaient usé vingt professions, couru l'Europe et l'Amérique, photographié des noces de boutiquiers à Paris, ramassé des escargots pour les restaurants, cueilli de la mousse pour les fleuristes dans les bois de Viroflay et lacé des bœufs sauvages dans les prairies de la Plata ; ils avaient essayé de tout, n'avaient pris pied nul part, et, traqués par la faim, ne s'étaient remisés chez les petites Sœurs qu'avec l'espoir secret d'en sortir encore.

Tous ils vivaient de la vie commune, mais non pas de la même manière. Des rencontres de goûts et d'origine, des similitudes de métiers ou de souffrances même les groupaient en petites compagnies, pour la promenade ou le travail.

Car on travaillait, à l'hospice : oh ! pour rire, à des travaux d'enfants qui laissaient au caprice de chacun, ne duraient guère, et ne rapportaient rien. D'aucun tisserands, dans une salle basse, poussaient la chaise une heure ou deux ; une demi-douzaine de tailleurs passaient des fils dans des déchirures d'habits déjà reprisés ; des campagnards soignaient les vaches et le cheval, coupaient de l'herbe ou tressaient des paniers ; au beau temps, la femaise réunissait les plus valides, pendant huit jours, dans un petit pré : d'un bout de l'année à l'autre, ceux qui pouvaient tenir une bêche remuaient un demi-mètre de terre ou coupaient une mauvaise herbe dans un jardinet qui leur est concédé en propre, et dont ils aménageaient la culture au gré de leur esprit, celui-ci en potager, celui-là en verger minuscule, l'autre en parterre fleuri.

Il y avait aussi des paresseux incorrigibles ou des impotants qui ne faisaient rien. Autour d'eux, pour eux, la charité veillait, peinait et souriait. Afin qu'ils pussent se reposer pleinement, elle ne prenait pas de repos. On l'eût dit riche, tant elle trouvait de moyens d'être aimable et secourable. Sa patience n'avait presque point de limite. Elle pratiquait l'art ingrat d'être maternelle avec les vieux.

Le Bolloche eut rapidement son groupe. C'étaient tous les anciens soldats, épars jusque-là et flottants dans la population de l'hospice.

L'éloquence du vieux sous-officier, sa prestance, l'éclat magique des galons dont ils voyaient le rayon d'or sur la manche d'invalides, les avaient attirés. Ils l'écoutaient volontiers. Au milieu d'eux, Le Bolloche retrouvait l'illusion de la caserne et du commandement.

Bataillon très mêlé sans doute, où toutes les armes se confondaient et dont plusieurs dignitaires arrivaient des compagnies de discipline. Mais qu'importait ? Ils étaient du métier. On mettait les campagnes en commun. Chacun disait la sienne, souvent la même et jamais de la même façon. Ils avaient une manière à eux de parler de la guerre. Chacun n'avait vu qu'un petit coin du champ de bataille.

Beaucoup étaient restés l'arme au pied une demi-journée sous la pluie des obus éclatant. Leurs récits donnaient une idée mesquine et tronquée des choses militaires. Ils s'y complaisaient pourtant et y revenaient